

*Love is fast like pinbeels flying
Love is soft like tears a-crying
Wine and spices interlaced
Love's got a fresh strawberry taste*

L'amour est prompt comme les vire-vents qui tournent
L'amour est tendre comme les larmes qui coulent
Vin et épices entremêlés
L'amour a le goût des fraises du marché

MIRIAM MAKEBA
« Love Tastes Like Strawberries »

NÉCROLOGIE
IVOR WOODALL (1959-2001)

Ivor Woodall est mort chez lui à Observatory, Le Cap, mercredi 25 septembre, à l'âge de quarante-deux ans. Artiste réputé, il exerçait depuis deux décennies et a été exposé dans de nombreuses galeries sud-africaines. Spécialisé dans les huiles, il a surtout marqué le public par ses nus et par sa dernière exposition très controversée, *Corps du délit*. Il laissera le souvenir d'un homme passionné par son art, plein d'esprit, qui dans ses œuvres avait le don de surprendre et de provoquer.

Une exposition à la Galerie ovale le 9 octobre rassemblera ses tout derniers portraits, encore inédits à ce jour.

Son compagnon Tony Fox aimerait y convier les élèves qui ont suivi son cours de dessin d'après modèle en septembre, afin qu'ils puissent « se voir » par les yeux d'Ivor.

AUJOURD'HUI

Françoise

FRANÇOISE ENROULE la page « Décès » du journal autour du papier blanc graisseux contenant son poulet et ses frites. Pour que sa sœur Doudou ne la lise pas. Il est dangereux de montrer à Doudou la moindre chose importante. Doudou est une utilisatrice ; Françoise, une rétentrice : de secrets, de chagrins. Elle en a appris la nécessité dans la cour de récréation du Sacré-Cœur, à Gisenyi, après avoir chuchoté à sa sœur qu'elle avait trouvé une pièce de monnaie sous les palmiers et ouvert son poing pour la lui montrer. Ce soir-là avant le dîner, leur belle-mère avait exigé qu'elle se défasse de son trésor. Françoise avait alors regardé Doudou ; Doudou avait soutenu son regard et souri. Sous les yeux de Doudou, Françoise avait rouvert la main pour laisser voir la pièce en bronze – dix francs rwandais. Toujours sous les yeux de Doudou, leur belle-mère Immaculée avait pris la pièce avec une expression de suffisance et de dédain.

Après la pluie, alors que les nuages gris pourpre restaient bas au-dessus des collines, Doudou avait trouvé Françoise à la lisière de leur bananeraie où elle s'était réfugiée. Il commençait à faire noir.

« Je suis désolée. C'est sorti tout seul », avait-elle dit avec son sourire le plus désarmant. « Regarde, je t'ai apporté un *bonbon**. Je l'ai volé. »

Françoise est aussi grande et mince que Doudou est plantureuse. Françoise préfère l'ombre, Doudou est irrésistiblement attirée par les feux de la rampe : Tout le monde me voit bien ? Baissez les lumières. C'est mieux. Maintenant, je vais tout vous dire sur moi...

Mais personne ne connaît Françoise comme sa sœur la connaît. Doudou sait lire entre les lignes, dans les blancs laissés entre les mots de Françoise sur le fin papier de sa vie : certains délavés, d'autres brûlés, d'autres encore arrachés de la page avec une cruelle insouciance.

Françoise et Doudou sont inséparables.

Il fait noir quand Françoise quitte la boutique de la station BP à Beaufort West. En achetant ce journal, elle pensait revenir à leur vie au Cap et à Timothy, mais ce qu'elle a lu l'a bouleversée. Elle a mis de côté les pages en question et s'est débarrassée du reste pendant que Doudou était aux toilettes. Puis elle a enroulé ces pages autour du poulet et des frites, afin que Doudou ne demande pas à les voir.

Elle tire sur les manches de son corsage trop léger, puis souffle sur ses mains pour les réchauffer. L'odeur de diesel et d'essence est forte à proximité des pompes. La tête lui tourne.

Aussi loin que remontent ses souvenirs, Doudou a toujours aimé les odeurs fortes : celle des bananes fermentant dans les cuves à bière, des eucalyptus brûlant dans les plantations près de Kibuye, de l'essence. Petite, elle restait à côté des citernes quand son père faisait le plein de la vieille Peugeot, sur la route de Kigali.

« Je vais fabriquer du parfum de lis », avait dit un jour Doudou à sa sœur, dans le jardin tropical de leur ancienne

vie. « Il aura du succès et Cécile Kayirebwa en mettra pour ses concerts. J'ai vu des photos d'elle, papa me les a montrées. » Et ce sourire si doux avait alors illuminé son visage rond.

Le chauffeur appelle les passagers à remonter dans le car. Il faut repartir si l'on veut arriver demain matin au Cap. Tout le monde a repris sa place, sauf Françoise, et Doudou qui est toujours aux toilettes. Françoise n'ose pas courir la chercher de peur que le car ne s'en aille sans elles. Elle supplie le chauffeur d'attendre. Elle maudit Doudou pour son imprudence et son goût du risque. Elle se sent épuisée jusqu'à la moelle des os.

Le chauffeur met le moteur en marche et Françoise est noyée dans des vapeurs de diesel. Il lui explique qu'on ne peut plus attendre. Les portes se referment en sifflant. Le levier de vitesse gémit. Le car s'ébranle quand Doudou apparaît.

« Il y a le feu, ou quoi ? » lance-t-elle. Françoise en reste sans voix. Doudou cogne contre la porte et le chauffeur ouvre. Le bus roule déjà quand elles sautent à l'intérieur, elles titubent dans l'allée centrale pendant qu'il accélère sur la bretelle d'accès à la N1.

« Il aurait pu nous laisser là, dit Françoise en s'asseyant côté fenêtre.

– Deux jeunes Noires perdues dans la cambrousse. » Doudou lève les yeux au ciel pour feindre l'horreur et s'abat sur le siège voisin. Elle porte un jeans en stretch et un débardeur à paillettes. « J'aurais trouvé quelqu'un pour nous prendre en stop. Regarde toutes ces voitures ; bien plus confortables que cette épave roulante, ajoute-t-elle. Pourquoi il fallait qu'on prenne le car, vraiment, je me demande. »